

Problèmes posés
à la psychanalyse

DU MÊME AUTEUR

Charles Melman

La nouvelle économie psychique. La façon de penser et de jouir aujourd'hui,
Toulouse, érès, 2009

L'homme sans gravité, jouir à tout prix, entretiens avec Jean-Pierre Lebrun,
Paris, Denoël, 2002 ; Gallimard, « Folio », 2005.

Aux Éditions de l'Association lacanienne internationale

Nouvelles études sur l'hystérie (séminaire 1982-1983)

Structures lacaniennes des psychoses (séminaire 1983-1984)

Nouvelles études sur l'inconscient (séminaire 1984-1985)

Questions de clinique psychanalytique (séminaire 1985-1986)

La Névrose obsessionnelle (séminaire 1987-1989)

Refolement et déterminisme des névroses (séminaire 1989-1990)

La Nature du symptôme (séminaire 1990-1991)

La Linguisterie (séminaire 1991-1993)

Retour à Schreber (séminaire 1994-1995)

Returning to Schreber

Clinique psychanalytique (recueil d'articles 1973-1990)

Les paranoïas (séminaire 1999-2001)

Pour introduire à la psychanalyse aujourd'hui (séminaire 2001-2002)

Problèmes posés à la psychanalyse

Préface de Claire Brunet

Postface de Claude Landman

Séminaire 1993-1994
 Paris - Hôpital Henri Rousselle - Salle Magnan
 Ce séminaire a été transcrit et édité par
 Jean-Paul Beaumont, Colette et Jean Brini,
 Claire Brunet, Denise et Michel Sainte Fare Garnot.

Conception de la couverture:
 Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012
 ME - ISBN PDF: 978-2-7492-2990-4
 Première édition © Éditions érès 2009
 33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.
 L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC),
 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris,
 tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19

Table des matières

PRÉFACE, <i>Claire Brunet</i>	7
1. LE DISCOURS PSYCHANALYTIQUE	
EST-IL PRIS AU SÉRIEUX?	11
On parle contre le réel	
L'exégèse des corpus freudien et lacanien	
est un processus fini	
Pour nous psychanalystes, le sens est sexuel	
mais pas-tout sexuel	
Le désir est à prendre à la lettre	
Connaissance et savoir	
Politique et inconscient	
2. L'HYSTÉRIQUE, NAISSANCE ET ÉCHEC	
DE LA PSYCHANALYSE.....	28
Le xénophobe, c'est l'autre!	
La douleur hystérique	
Écriture, somatisations et interprétation	
3. CORPUS.....	41
Le concept	
Le corps, ça sert à jouer	
Rapport d'une femme à son corps	

4. CORPS PROPRE ET JOUISSANCE.....	54	10. LE POUVOIR DU SIGNIFIANT.....	147
Ignorance et savoir absolu		Le discours du Maître	
Sujet de l'histoire et sujet du traumatisme		L'écriture	
Signifiant maître?		Les modes d'exercice du pouvoir	
5. AU-MOINS-UN, AU-MOINS-UNE	68	11. LE TRANSFERT. LE SÉRIEL.....	163
Généalogie, étiologie, nature		Le trait unaire	
Le S_1		La forclusion dans la névrose obsessionnelle	
Sociétés patriarcales ou matriarcales		C'est comme ça!	
6. QUELQUES ÉVIDENCES	84	Le discours du capitaliste	
Le nouveau Contrat social		12. LE STYLE OU LA DÉFENSE CONTRE LE SYMPTÔME.....	182
Sur la procédure de la Passe		L'interdit n'est pas la castration	
La fin de la cure		Le traumatisme et l'automatisme de répétition	
Avoir le courage de son fantasme		Les systèmes de parenté	
Éthique et politique		13. LE DÉSIR DE L'ANALYSTE	196
7. CULTURE ET CIVILISATION,		Lacan dogmatique?	
UN PEU DE SÉMANTIQUE.....	102	Le point fixe	
Relation analytique et pouvoir politique		Quelles réactions à la chute des idéologies?	
Qui l'a?		Infini actuel et infini potentiel	
Familles		Jouir du traumatisme	
8. LE RÉEL N'EST PAS UN CONCEPT, C'EST UN LIEU.....	115	POSTFACE, <i>Claude Landman</i>	217
La dimension de l'Autre			
L'au-moins-Un et l'au-moins-Une			
La guerre entre frères			
Société, association, école			
9. LANGUE MATERNELLE ET CASTRATION.....	131		
La castration permet la virilité			
Langue du maître, langue de l'esclave			
L'adoption de la langue			
L'héritage et la dette			

Préface

Situer correctement la douleur

Publier une année de séminaire de Charles Melman en « poche » relève d'un choix et d'un pari. Le choix de s'adresser à plusieurs. Le pari de l'intérêt de beaucoup. C'est un geste, et un geste actuel.

En effet, l'enseignement dont ce séminaire est issu – plusieurs années de suite, les jeudis, de la création de l'Association freudienne, aujourd'hui Association lacanienne internationale, jusqu'au début des années 2000, à l'hôpital de la Salpêtrière, puis à l'amphithéâtre Magan de Sainte-Anne et enfin dans les locaux de l'ALI – avait un public précis : celui que peut contenir une salle classique d'auditeurs, psychanalystes pour la plupart, analysants à tout le moins. Qui plus est, ces écoutants furent d'emblée soucieux de la lecture proposée par Charles Melman du legs, du travail, des concepts, des mouvements de Jacques Lacan.

Selon une telle perspective, ce séminaire – l'ensemble des années de cet enseignement – relève d'une histoire de la psychanalyse en France, tant au plan de ses institutions (vie des associations, formation des psychanalystes, interventions d'actualités...) qu'à celui de sa vie théorique, intellectuelle, conceptuelle, etc. Lire ce volume revient donc à en toucher un aspect, et peut à ce titre intéresser tous ceux qui demeurent curieux de l'histoire récente de la psychanalyse et des manières de penser.

À dire vrai, cette publication n'est pas une nouveauté puisque l'Association lacanienne internationale édite depuis longtemps des transcriptions assurées par ses membres. Ces dernières relevaient du souci de la formation des analystes et de la transmission assumée et voulue par Charles Melman. Elles offraient donc un texte le plus fidèle possible à la parole tenue. Elles s'adressaient à ceux qui, pour la plupart, avaient entendu cette parole, cette voix, cette manière de dire.

L'édition de poche modifie les choses et s'adresse à ceux qui n'ont pas suivi cet enseignement, à ceux qui n'ont pas à l'oreille le rythme et l'énonciation singulière, les hésitations, les lapsus, les rires, les heurts, les vivacités, etc. Elle tente d'en retenir bien des traits, mais propose plus classiquement un livre. C'est-à-dire un texte dont la lettre est, quoique transcrite, à distance de la présence dite réelle.

Il est de ce point de vue assez remarquable que le premier séminaire que nous éditons s'intitule « Problèmes posés à la psychanalyse » et qu'il se demande, pour l'essentiel, ce que « prendre la psychanalyse au sérieux » pourrait bien vouloir dire. En tirer les conséquences. Car, après tout, dans la cure même, le transfert pose cette difficulté d'avoir, peut-être, à faire le deuil de la parole de l'analyste, et d'avoir surtout – comme le note ici Charles Melman à propos d'un certain type de patients qui le refusent et dont il raconte avec amusement et rigueur la manière dont Lacan s'en débrouillait – affaire à l'altérité du psychanalyste.

Cette question de l'altérité, en tout cas, est au cœur du souci constant de Charles Melman, et noue pour lui de façon tout à fait remarquable l'analyse à la dimension politique. Elle est singulière à sa pratique et à sa fidélité à Lacan comme à Freud, à l'inconscient comme Autre scène, et fait ici le nœud du rapport qui pourrait sembler loufoque, entre hystérie, féminité, corps, langue des maîtres et organisation sociale.

À tout le moins, l'altérité articule les différents aspects de son enseignement, ici très manifestes : l'attention à l'actualité, la question de savoir comment hériter de Lacan, la nécessité de l'invention clinique, la lecture des problèmes politiques.

Reprenons-en quelques exemples : pour ce qui est de l'actualité, on notera les développements proposés autour de l'organisation familiale des Antilles ou les avancées sur la langue maternelle des enfants de l'immigration ; pour ce qui est de l'héritage de Lacan, on sera frappé par le discours de la méthode autour d'un dictionnaire des concepts de la psychanalyse ; pour ce qui est de l'invention clinique, on sera attentif au refus de faire le maître et de métamorphoser le psychanalyste en conseiller d'orientation familiale et éducative campé sur un interdit œdipien de l'inceste devenu slogan ; pour ce qui est du politique, les propos autour du pouvoir et de son exercice ancien comme actuel sont ici exemplaires.

Tout ceci néanmoins peut être lu à partir du vœu de localiser correctement la douleur : « Un symptôme collectif, c'est toujours grave, dit ainsi Charles Melman, parce qu'un symptôme collectif correspond toujours à une douleur mal située. » S'ensuit une idée de la psychanalyse qui relève du « bien dire ». Non pas au seul plan de l'éthique où la situe habituellement notre lecture de Lacan. Mais aussi bien au plan de cette question que nous impose le *xx^e* siècle : de la mémoire du traumatisme, et de la façon dont nous devons en situer la douleur.

Aussi ne peut-on s'empêcher de citer les mots concernant ici Lacan : « Sa parole n'était pas organisée par une défense contre la castration. » Ils concernent pas moins la propre parole de Charles Melman. Ils demeurent une question à la psychanalyse : nous permet-elle encore de situer correctement la douleur, en lieu et place de la communion des souffrants qui nous est si souvent proposée ?

Claire Brunet

1
*Le discours psychanalytique
est-il pris au sérieux?*

Lorsqu'on parle, je crois que l'on parle toujours *contre* quelque chose, c'est-à-dire contre un réel dont le plus souvent on ignore soi-même ce qu'il est, ce qui le constitue. C'est sans doute ce quelque chose, ce réel, qui fait la congruence de ce que l'on peut être amené à dire et son prix.

Le propos psychotique se caractérise sans doute de ce quelque chose contre quoi le psychotique parle, c'est évident. Il systématise de façon trop évidente ce qu'il peut être amené à en faire savoir ou ce qu'il en éprouve.

Quel est ce réel, ce quelque chose qui, cette année, organise mon propos? Je crois que ce réel peut se définir comme étant – après maintenant au moins cent années d'existence – le manque de sérieux avec lequel la psychanalyse est entérinée. Sa diffusion est manifeste dans notre milieu social: je lisais hier un critique de télévision, dans un hebdomadaire, où l'auteur se plaint de ce que le divan envahisse toutes les chaînes et toutes les émissions – en quoi il a sans doute raison! Mais cette diffusion de la psychanalyse en fait sûrement davantage une façon de se rencontrer, une façon de se réjouir, une façon de se reconnaître, qu'une façon de prendre en compte, de prendre au sérieux ce que la psychanalyse non pas commande – c'est bien là le problème – mais induit.

Et c'est bien là le problème parce que nous sommes habitués au commandement dans la mesure où c'est de l'Autre que nous vient notre propre message sous une forme inversée, et dans la mesure où en aucun cas ne pourrait nous venir de ce grand Autre un message qui serait à proprement parler psychanalytique et nous inviterait à prendre en compte ce qu'induit la psychanalyse. Eh bien, il est certain que, dans la mesure ainsi où nous ne sommes pas commandés, nous perdons nos repères. Je suppose, j'imagine qu'une des grandes difficultés de la prise en compte, de la prise au sérieux, du discours psychanalytique tient à ce qu'elle ne saurait, cette prise au sérieux, tenir à une quelconque injonction, même si cela est parfois protesté ou avancé. En tout cas cela ne tient pas beaucoup.

Le propos de cette année va donc tourner autour de la façon dont cette prise en compte transforme notre rapport à la théorie psychanalytique et nous met à l'abri d'avoir indéfiniment à ressasser, ce qui est notre allure habituelle, ordinaire. On organise un colloque ou un congrès sur ce que vous voudrez, sur, je ne sais pas... le transfert. Et il est évident que chacun s'attend à ce que soient ressassées un certain nombre de données concernant le transfert plutôt que... Plutôt que quoi? Eh bien c'est justement ce «plutôt que quoi?» qui va organiser mon séminaire de cette année! C'est pourquoi, pour justifier mon titre, *Problèmes posés à la psychanalyse*, je vous dirai que, pour ma part, j'en vois au moins deux.

Le premier de ces problèmes c'est que les corpus freudien et lacanien sont l'objet, de la part des meilleurs, d'une exégèse qui est toujours sans terme, sans aboutissement et sans acquis. C'est le premier problème, le premier point, qui à l'évidence nous singularise dans quelque domaine que cela puisse être: ces deux corpus sont abordés chaque fois comme s'il n'y avait, sur aucun point, de conclusion envisageable, de bilan qui puisse être établi et à partir duquel on pourrait repartir. Tout semble chaque fois devoir être recréé, re-sécrété, réinventé.

Du même coup, si ces corpus sont ainsi l'objet de cette exégèse infinie, il est clair que la cure elle-même devient infinie.

Il y a une homogénéité étroite entre la façon dont nous «théorisons» sans jamais déposer de conclusions, en faisant chaque fois un aveu d'impuissance, et ce fait que les cures s'avèrent de plus en plus longues – on s'étonne de leur longueur! – et infinies. Il n'est pas rare que ce soient simplement la longue durée, la lassitude, voire au bout d'un certain temps l'installation d'habitudes, l'ennui, qui fassent qu'on se sépare, plus ou moins bons amis, avec un contentieux qui peut être réglé ou pas. Je ne vous surprendrai pas en vous faisant remarquer que c'est, de façon relativement facile, la manière dont une cure aujourd'hui se termine. Le texte qui nous intéresse, qu'il soit écrit dans ces corpus ou oral, celui de la cure, devient le support d'une herméneutique; nous devenons des herménèutes: on attend que le sens se précise, le sens qu'il y aurait à entendre.

Assurément, il y a un considérable progrès du fait que nous, psychanalystes, privilégions ce sens comme sexuel. C'est déjà un considérable progrès par rapport aux autres démarches herméneutiques, puisque nous ne nous attendons pas à quelque Révélation, nous ne nous attendons pas à quelque Nouvelle, à quelque signe qui nous serait fait. Nous postulons que ce sens est sexuel, et c'est déjà un progrès.

Mais dans la mesure où ce sens est sexuel, il laisse forcément la juste aperception du fait qu'il n'est *pas tout* sexuel, qu'il y a forcément un *pas-tout*. À partir du moment où l'on s'intéresse à un sens comme sexuel, à moins d'être paranoïaque, il apparaît aussitôt de façon automatique que le sexuel n'épuise pas tout le sens, et que, du même coup, vient se mettre en place un au-delà, c'est-à-dire un réel, qui ek-siste à ce sexuel et qui joue un rôle fondamental. Puisque ce réel – le réel d'un symptôme par exemple – fait obstacle à ce sexuel: il lui résiste, comme Dora qui résiste à Freud. Freud est là avec son merveilleux-instrument-qui-guérît-tout, son sceptre divin, et Dora lui dit non: «Non, non! Il y a aussi la Madone devant laquelle je m'incline et ce n'est pas moins un sceptre.» Et s'il y a du sexuel, il y a aussi, de façon non moins illustrée et divine, il n'y a pas moins là quelque chose qui vient lui dire non et qui peut le rendre impotent. C'est

sur ce chemin que Freud lui-même, devant les difficultés de son progrès, a appelé ce réel qui ek-siste au sexuel: «le continent noir»... Beaucoup plus tard, à partir de 1920, il en a fait le support d'une pulsion antagoniste à la pulsion sexuelle, qui serait la pulsion de mort. Pulsion de mort puisque, nous dit-il, il y a le sexuel, Éros, puissance de la vie qui nous dépasse, qui nous transcende, qui nous dérange, nous qui sommes engoncés dans notre principe de plaisir et cherchons à ce que nous ne soyons pas bousculés, qu'on puisse écouler ces tensions, ces tensions qui nous dérangent; et, à côté d'Éros, cette pulsion de mort qui vise à ce que celle-ci soit ramenée au plus bas niveau et qu'ainsi nous puissions retourner à l'inanimé.

Si je fais ces remarques évidemment massives, c'est pour souligner combien une telle mise en place s'avère tout de suite profitable pour se guider, se repérer dans ce qui fut la démarche prévisible de Freud. Dans la mesure où il a voulu éviter que, de ce réel qui ek-siste au sexuel et que le sexuel ne parvient pas à symboliser, il a voulu éviter que, de ce lieu, ne prennent abri les divers mysticismes qui sont toujours des issues de facilité, ou toutes les thaumaturgies qui peuvent se rêver à partir de ce réel ek-sistant au sexuel.

Si certains ont eu l'occasion de fréquenter ou de connaître des jungiens, ce sont des personnes souvent très fines, très subtiles, très aux aguets quant à l'interprétation de ce qui peut se produire dans le champ perceptif, mais qui vivent dans un monde où, très aisément, elles reçoivent des messages. Il y a un tas de signes qui leur parviennent et qu'elles s'emploient dûment et souvent avec beaucoup de finesse à interpréter. Mais c'est enregistré pour elles comme autant de messages qui viennent d'un réel ek-sistant au sexuel, d'une volonté qui, en quelque sorte, viendrait, là, les guider quasiment comme une espèce, une sorte de psychose artificielle. C'est un point d'autant moins niable que vous verrez, dans ce très beau livre de Jung qui s'appelle *Ma vie*, vous verrez nettement l'épisode psychotique qu'il traverse, au moment justement de sa rupture avec Freud. (Ce n'est pas lui qui l'a directement écrit, mais une collaboratrice; ça n'a

pas d'importance; c'est un très beau livre; ce sont les souvenirs d'une personne éminemment cultivée, intelligente et subtile.) Il raconte en effet l'expérience de ce moment-là et la façon dont il en a guéri – car c'est une forme de guérison – en apprivoisant son angoisse et cette sorte de tourbillon dans lequel il était pris, en l'apprivoisant par un système qui était organisé par cette interprétation permanente de signes ayant chacun leur portée et venant en quelque sorte valider dans ce réel extra-sexuel une présence bienveillante et ancestrale se manifestant, se présentant de cette manière. Ce qui devrait nous faire réfléchir et nous faire travailler, si justement nous voulions prendre au sérieux un peu la psychanalyse, ce serait de vérifier de quelle façon une telle proposition, faite par Jung, est capable de susciter un mouvement, des adeptes, des fidèles, et cela parmi un public qui n'est pas moins de qualité que le nôtre. Donc ce point à retenir.

Une première prise en compte de la psychanalyse consisterait à remarquer que ce qui est important dans la découverte freudienne, ce n'est pas le sens sexuel, et sans doute y en a-t-il eu d'autres pour s'engager dans cette voie. Ce n'est pas cela qui est important! Ce qui est important, c'est que la *division n'est pas entre un texte et son sens* puisque nous sommes en mesure de montrer que l'étoffe de ce sens n'est rien d'autre que ce texte lui-même. Autrement dit, qu'il n'y a pas entre le sexuel et le texte quelque hiatus, ce genre de hiatus qui ferait de nous des herméneutes parmi d'autres: nous, les psychanalystes, dirions que ce qu'on nous raconte a un sens sexuel et qu'il faut l'entendre comme ça. Nous, ce que nous disons – et c'est cela qui est décisif –, c'est que ce qui fait la matérialité, ce qui est le support de ce sens, de ce qui organise le désir, ce n'est rien d'autre que *ce texte lui-même qui donc s'avère en être l'étoffe*.

Le pas qui va encore plus loin – bien que nous soyons supposés le connaître – est que si donc *le désir est à prendre et à entendre à la lettre*, puisque c'est la lettre qui le constitue, le pas suivant, décisif et dont nous ne sommes toujours pas revenus, c'est que *l'objet de ce désir est primordialement la lettre elle-même*.

Je crois que la prise en compte de ces deux points que nous connaissons est la source de conséquences dont notre tort est de les refuser, c'est-à-dire de faire, chaque fois, comme si cela, nous ne le savions plus, comme si cela, nous l'avions oublié. Peut-être faut-il ajouter que cet objet primordial cause du désir, et qui est la lettre, va être prototypique de parties réelles détachées du corps et qui viennent organiser le fantasme. Mais s'il le fallait, la pathologie viendrait nous rappeler que l'objet vrai de la jouissance, pas le semblant, *l'objet vrai de la jouissance c'est la lettre*, et le texte qu'elle est susceptible ainsi de venir soutenir.

Pourquoi parler clinique? Parce que, aujourd'hui, les impasses de la jouissance sont de plus en plus mal supportées. Dans un contexte qui est celui du développement de la science, les impasses de la jouissance font encore figure, provisoirement, d'apories et de scandales, de ce qui résiste et qui reste mystérieux malgré le développement de la science.

Je dis bien que c'est provisoire: la science va arranger cela, c'est certain! Mais pour le moment, il y a toute cette pathologie faite de ce qu'on appelle, par exemple, les toxicomanies, qui ne consistent en rien d'autre qu'à jouir. Mais jouir de quoi? De quoi jouit donc un toxicomane, si ce n'est de son propre texte, à lui-même dérobé par cette procédure qui est celle de la pensée et qui veut que notre pensée soit ordinairement vide, qu'habituellement, nous ne pensions à rien – sauf à avoir, évidemment, quelque chose contre, à repérer quelque chose contre. Alors à ce moment-là, il peut se déclencher un petit quelque chose, même si ce quelque chose est complètement futile et idiot, cela n'a pas d'importance. Eh bien, il est clair que ce qui fait la jouissance, le type de jouissance recherché dans ces affaires, c'est celle de ce qu'est pour chacun son propre cinéma! Ce n'est pas un cinéma tout à fait interactif, encore que les gens adroits arrivent un peu à diriger le cours de leur *trip*, de leur voyage.

Vous voyez, je ne m'étale pas sur tout ce qui est jouissance de l'écriture, qui est évidemment l'une des jouissances suprêmes, il n'y a qu'à se référer à tous ceux qui sont des mordus de l'écriture.

Et quant à savoir si la lecture est «un vice impuni»... Ce n'est pas sûr, pas sûr du tout! Mais enfin, c'est un autre aspect de l'affaire. Puisque là encore, si une lecture est prise au sérieux, il serait normal, logique qu'elle commande des actes, qu'on passe aux actes. Lesquels? Cela dépend de la lecture, évidemment! Mais des tas de gens ont été enflammés et amenés sur des barricades ou sur des fronts à partir de quoi? D'un feuillet, d'un tract, d'un bout de texte comme ça, qui leur venait dans l'oreille. Alors hop! et ça démarre...

De tout ceci donc, pour le moment et pour nous, deux conclusions essentielles. La première: nous ne sommes pas des herméneutes. La seconde, c'est que pour nous l'interprétation est *finie*. Elle est finie, elle a un terme. Puisqu'il n'y a pas d'autre sens que celui qu'induit l'objet *a*. Et c'est bien pourquoi l'interprétation analytique, contrairement à la façon dont se déroule la cure, l'interprétation analytique est parfaitement finie, elle a un terme.

Alors me direz-vous: «Oui, mais vous fonctionnez dans un système, vous avez votre système!» Ce n'est pas l'objection à retenir. Puisque si le sens est fini, c'est dans un dispositif qui rappelle que cette finitude n'est faite que pour nous faire oublier, au bénéfice de la jouissance, que l'Autre n'a pas de sens. Autrement dit que l'Autre, lui, est infini.

Ce qui est encore plus remarquable, c'est que cette finitude que nous accordons ainsi à l'interprétation analytique est le seul moyen d'éviter que ne se mette en place quelque système que ce soit. Puisque l'une des premières conséquences de ce type de finitude c'est que tout système ne peut être que psychotique. Vous voyez donc tout de suite de quelle salubrité publique peut être un tel rappel.

Pourquoi commencer, démarrer donc avec une mise en place aussi massive? Eh bien parce qu'elle implique pour nous, dans notre démarche et dans notre pratique, des conséquences dont il est étrange de constater que nous en sommes fort éloignés: nous continuons de faire comme si tout ceci était bon à connaître mais pas à savoir.

Vous savez la différence entre connaissance et savoir. On peut connaître une foultitude de choses mais pour ce qui est du savoir – celui qui nous guide dans notre pratique – se comporter comme si on ne connaissait rien. Et l'on peut évidemment connaître une foultitude de choses en psychanalyse et se comporter comme si on n'en savait rien.

J'ai été invité fort aimablement à un colloque qui doit se tenir sur le problème de la psychanalyse à l'université. Colloque organisé par des amis que l'université met aujourd'hui en difficulté puisque cette place s'y trouverait progressivement réduite. Vous le savez, les universités, c'est le lieu d'un combat permanent pour occuper les secteurs, et il semble qu'on estime qu'il serait temps maintenant d'opérer une action de refoulement, de limitation. Après tout... Mais l'une des questions posée dans ce colloque est celle-ci : « Qu'est-ce que vous estimez, qu'est-ce que vous pensez de la diffusion de la psychanalyse à l'université? », qui est, pour ma génération, la grande question sur laquelle nous nous sommes tourmentés en Mai 68. Ça a été un débat fantastique! Faut-il enseigner la psychanalyse à l'université, ou ne va-t-elle pas être corrompue, détournée? Un type qui aura son diplôme à l'université ne va-t-il pas s'installer en accrochant son diplôme pour faire valoir qu'il est psychanalyste? etc.

Ce qui est clair, ce qu'il est tellement facile de faire valoir, c'est qu'évidemment, pour être psychanalyste, il vaut mieux avoir un certain nombre de connaissances, et les connaissances, il est vrai que l'université peut parfaitement les dispenser : c'est sa fonction. Mais ces connaissances vont-elles faire « savoir » chez ceux qui se sont ainsi instruits? Eh bien, il vaudrait mieux pas! Le savoir, c'est sur le divan que ça devrait théoriquement se mettre en place. La mise en acte de son savoir (c'est ça, le transfert) se vérifie sur un divan. Et si cela ne se vérifie pas sur un divan, ça risque de se vérifier fort mal ailleurs.

Cette différence entre connaissance et savoir veut dire que nous – à partir de ce qui est isolé enfin depuis 1969, il y a maintenant vingt-cinq ans, comme théorisation de la fin propre à l'interprétation analytique –, nous avons à considérer que la

mise en place de cette fin nous oblige à repenser rétroactivement l'ensemble de la théorie psychanalytique. Il n'est pas question que nous puissions continuer de l'aborder, de la penser, de la réfléchir comme si en même temps nous oublions de quelle façon la fin propre à l'interprétation analytique va, par un effet d'après-coup, complètement transformer toute cette théorisation qui était à la recherche de cette fin. Vous ne pouvez donc pas d'un côté continuer gentiment, tranquillement à théoriser, comme nous sommes enclins à le faire, en laissant de côté radicalement ce qu'il en est de la fin, et puis tantôt parler de la fin, de la passe par exemple.

Il y a heureusement pour nous, puisque cela risque de nous éviter l'effet de ressassement, de lassitude et d'ennui, il y a tout ce travail qui vous attend et qui consiste à reprendre l'élaboration faite par Freud à partir de ce que nous savons et que nous tenons aujourd'hui comme étant la fin de la cure. Croyez-moi, si vous vous livrez à ce travail, comme je vais au cours de cette année essayer de l'illustrer, vous verrez de quelle manière c'est effectivement un tout autre pas qui maintenant peut nous guider dans l'abord de ces questions.

De ces questions comme ce sur quoi Freud a abouti dans la difficulté où il était pour parvenir à la formulation de la fin de la cure et pour aboutir comme il l'a fait à la seconde topique qui est la fin, on peut le dire, la plus catastrophique qu'il ait pu donner à son travail. Pourquoi catastrophique? Eh bien la seconde topique était à l'ordre du jour des Journées de Grenoble et je crois qu'on a commencé à s'en apercevoir : envisager la fin de la cure comme devant fortifier un moi, un moi partiellement inconscient, pour arriver à se tenir en équilibre entre le ça qui pousse et le surmoi qui pèse, un moi qui est lui-même animé de la pulsion de mort... écoutez, c'est une fin que je qualifierais de dramatique.

Ce n'était pas, ce qui est étrange, la fin qui semblait posséder Freud lui-même car je crois que toute sa correspondance est absolument remarquable, stupéfiante de ceci : lui semble vraiment être allé au terme de son analyse, tout seul, sans personne. Mais il est clair qu'il fonctionne dans un registre de valeurs qui ne sont pas les valeurs communes, même si l'entourage ne cesse de les

lui rappeler, un système de valeurs qui illustre parfaitement que l'analyse, lui, il est allé au bout. Sans pouvoir le formaliser, sans pouvoir même le dire, c'est-à-dire sans connaître tout ce qu'il savait de la fin de la cure, mais lui étant assurément passé par là. Prenez pour guide cette correspondance qui est admirable de cet air nouveau qui circule là-dedans : aucun problème n'est abordé de façon triviale. Et sur tous les points abordés, même les plus difficiles, qu'il s'agisse du mariage, de la religion, de l'éducation, ce que vous voudrez, c'est cet air nouveau, neuf, stimulant, frais, libre, créationniste!

Il y a maintenant de la part d'un groupe issu de l'École freudienne un mot d'ordre qui serait que, pour être lacanien, il faut laisser Freud, il faut l'oublier. On dit : « Il ne nous intéresse plus, il faut prendre la théorie lacanienne ; les références à Freud dans la théorie lacanienne n'étaient que des concessions d'ordre politique et n'ont pas de supports à proprement parler ni logiques, ni méthodologiques. C'étaient juste les circonstances, les besoins... Comme Lacan s'adressait à des freudiens, il fallait bien que... etc. » Moi, je ne me prononce pas là-dessus... Mais nous serons amenés à montrer comment la lecture de Freud est pour nous toujours la source... De quoi? D'une vérification auprès de celui qui a été le fondateur de la pratique, vérification que nous le lisons bien, que les instruments que nous avons nous permettent de le déchiffrer correctement et donc de dire du même coup que nous ne sommes pas moins freudiens. Puisque nous nous retrouvons dans ce que dit Freud, même quand il débloque! Et nous pouvons expliquer pourquoi son histoire de deuxième topique foire, c'est-à-dire considérer comme une unité logique tous ces chapitres qui concernent l'*Au-delà du principe de plaisir* mais aussi *La psychologie des masses* et puis *Le moi et le ça*, et à quelles nécessités actuelles pour lui Freud a essayé de répondre par cette systématisation, une systématisation aussi malheureuse.

Je vous faisais part tout à l'heure de notre difficulté pour prendre au sérieux la psychanalyse autrement que par le mouvement passionnel – ce qui n'est déjà pas rien, c'est déjà bien ; c'est vrai qu'il y a motif à se passionner et Lacan était un passionné de

la psychanalyse –, la prendre au sérieux dans ses conséquences, dans ses effets. Comme le faisait Lacan, et c'est bien évidemment pour cela qu'il faisait scandale, parce que lui avait l'air de la prendre au sérieux : pour lui cela avait des conséquences. Alors, trahison, trahison parmi les clercs! Comment! Il a l'air vraiment d'y croire! Alors qu'il s'agit d'une technique thérapeutique au milieu de tas d'autres! Vraiment il se met, lui, à croire qu'il s'agit d'autre chose!

Alors pourquoi cette première phrase qui ouvre le séminaire *D'un Autre à l'autre* : « L'essence de la théorie psychanalytique est d'être un discours sans parole »? Qu'est-ce que cela veut dire? Eh bien cela veut dire ce que je vous raconte, car moi je suis en train, ce soir, de broder autour de cette phrase. Cela veut dire que *si dans l'Autre il y avait une parole pour vous guider ou pour vous injonctionner dans l'analyse... eh bien, ce ne serait plus l'analyse!* Parce que dans l'Autre, il n'y a rien qui vienne supporter, justement, cette parole que vous lui supposez, que vous lui prêtez. Puisqu'il n'y a que cet objet *a* là où vous espériez une main, un visage, une voix, un regard, au moins un petit regard : « Regarde comme là, j'ai bien fait, tu es témoin, toi, personne ne s'en est rendu compte, mais toi tu le sais quand même! » La coupure dans le grand Autre ne supporte aucun sujet, nous le savons. C'est bien pourquoi vous n'avez pas à attendre du grand Autre quelque injonction pour que vous commenciez à prendre la psychanalyse au sérieux, et si vous ne la prenez pas au sérieux, elle ne sera pas très intéressante! Et la passion connaîtra la fin de toutes les passions (les cheveux blancs, les rhumatismes, etc.)!

« L'essence de la théorie psychanalytique est un discours sans parole. » Il y a même une autre phrase où il reprend cela, dans un séminaire bien ultérieur où il dit que « l'interprétation analytique est un discours sans parole ». Alors me direz-vous : « Comment l'interprétation analytique est-elle un discours sans parole? Mais alors comment interprétez-vous? » C'est un discours sans parole, parce que d'abord, si vous faites une interprétation qui est animée, soutenue par une parole, vous la recevrez en retour avec la remarque suivante : « C'est toi qui le dis. » « C'est votre truc,

c'est votre machin, vos idées ; vous êtes lacanien ! » En revanche il est clair que si l'interprétation réussit – ce qui n'est pas toujours évident –, et réussit à être seulement une reprise de l'agencement littéral qui a constitué la séquence fournie par l'analysant, cette reprise dévoile ce qu'il en est de l'inconscient, c'est-à-dire n'y fait pas entendre, là, une voix, mais fait bien entendre, simplement, qu'il s'agissait d'un agencement littéral.

On m'a rapporté l'autre jour en contrôle le cas d'une fillette qui a sauvagement mordu sa petite sœur. On apprenait que les années précédentes déjà elle mordait ses petits camarades à l'école ; là, la petite sœur avait pas mal souffert. C'est étrange, n'est-ce pas ? Une petite fille de dix ans qui mord, comme ça, sa petite sœur ? Qu'est-ce qu'on va dire ? « Pulsions orales », « sadisme oral » ? Dans l'histoire, vous appreniez que le grand problème à la maison, c'était que le papa, qui était parti ou qu'on avait chassé, je ne sais pas, premièrement était quelqu'un qui vivait d'affaires extrêmement louches et deuxièmement était manifestement un toxicomane. Vous êtes en droit de penser que le fait que papa soit un *escroc* et un *accro* a des conséquences chez une fillette de dix ans. Est-ce une interprétation que de dire cela ? On va voir.

Alors pourquoi est-ce « l'analyste qui est la principale résistance au déroulement de la cure » ? C'est dans le même mouvement, dans la mesure où il supporte mal de devoir rester sans voix. Et il vaut mieux que cette aperception juste se fasse dans la cure plutôt que dans les sociétés analytiques où la voix de tel ou tel analyste sera déniée, refusée, ne sera pas reconnue précisément parce qu'elle était trop juste.

D'une certaine façon, c'est une opération qui est animée, si je puis dire, de manière correcte, que lui refuser une *voix*. C'est pour cela qu'il fait des borborygmes, qu'il joue de ça. A-t-il une voix ? À la limite, il devrait rester dans le borborygme, ou bien dans la reprise, comme je le disais tout à l'heure, de ces séquences significatives, hautement symptomatiques, génératrices du symptôme. Mais c'est bien pour cela que l'analyste ne se résigne pas à ce que sa voix soit considérée comme inexistante. Il y avait une pièce de théâtre, je crois de Nathalie Sarraute, il y a bien long-

temps, qui était organisée un petit peu autour de cela. Cette pièce narrait la relation avec l'analyste, où l'analysante est là toujours en attente de ce qu'il pourrait dire... de ce qu'il pourrait dire... Et puis finalement, après épuisement, elle se retrouvera assise à côté de lui à un dîner mondain et le type fera enfin entendre sa voix pour dire : « Oh, que le potage était raffiné ! »...

Pour, déjà ce soir, vous faire valoir combien le refus de prendre cela en compte a des conséquences, je vous ferai remarquer que nous avons eu des Journées autour de l'action politique. Bien qu'il y ait eu de nombreux participants politologues ou universitaires ou des politiques, ce sont des Journées faites par des psychanalystes qui ont évidemment une idée derrière la tête ! Pourquoi ? Pour une raison simple, c'est que la politique concerne évidemment ce qu'il en est de notre inconscient à chacun. Le régime dans lequel on vit, la culture dans laquelle on est, etc., c'est ce qui met en place le type d'inconscient qui nous possède. C'est ce que Freud dit dans *La psychologie des masses*, en commençant un chapitre de la façon suivante : « L'inconscient, c'est collectif », ou quelque chose d'approchant.

Le problème politique, de la vie politique, c'est évidemment toujours : comment faire que S_1 et S_2 tiennent ensemble ? Cela a beaucoup de rapport avec notre question. Or c'est un grand souci de faire que S_1 et S_2 tiennent ensemble sans qu'il y ait trop de coercition pour cela, tout en laissant relative disponibilité, liberté de propos, de pensée, etc., aux uns et aux autres. Vous savez combien c'est difficile à réaliser. La vie politique, c'est ça : comment faire pour qu'ils ne se battent pas, pour qu'il n'y ait pas un qui passe son temps à faire grève et que l'autre ne soit pas appelé à régler ça avec la police ? Et ainsi de suite... Quelle est la nature du pacte qui va lier l'un et l'autre ? Est-ce qu'il y en aura un, et sera-t-il respecté ? Le propre de notre vie politique, depuis qu'elle existe (2500 ans), c'est d'avoir des philosophes qui réfléchissent et proposent des modes, des systèmes de vie : comment s'organiser à moindres frais, au moindre mal, pour faire que S_1 et S_2 puissent vivre avec le maximum de plaisir ?

La vie politique, depuis les philosophes, a généré des professionnels qui sont nos hommes politiques, chargés de diffuser le discours susceptible de faire tenir en place les uns et les autres, ou encore, comme dit Lacan, de faire que cela tourne en rond, que cela circule, pour reprendre son image, c'est-à-dire que cela fasse rond. Il y a des hommes politiques dont c'est le métier. Il y a aussi des penseurs, et nous sommes aujourd'hui dans cette période de crise de la pensée politique où les penseurs ont beaucoup de peine à trouver la réponse à cette brusque chute de ce qui, jusque-là, organisait ladite pensée, c'est-à-dire des partis, qu'ils soient pour ou contre, qui s'organisaient en référence au marxisme. Moi, mon propos portait sur l'avenir de la politique, *Quel est l'avenir de la politique?* J'avais voulu donner comme titre *Quel est l'avenir des politiciens?* mais on a écrit *Quel est l'avenir de la politique?* Si vous prenez au sérieux ce qu'avance notre formalisation, et qui est habituellement refusé dans les milieux psychanalytiques, puisqu'on n'y parle pas de politique, ça donne quoi comme résultats? Que toute la vie des sociétés devient politique, avec une crudité, comme vous le savez, très grande. Tout le problème, dans une société de psychanalystes, serait de savoir comment l'un peut réussir à avoir l'autre... Et comme l'autre est aussi averti que l'un, alors évidemment, ce sont des finesses, cela devient byzantin: il y a des astuces, des coups fourrés, des machins, des trucs... Ce qui est évidemment assez grotesque quand on sait que l'enjeu n'est pas d'une importance fondamentale pour l'avenir de l'humanité! Évidemment, il s'agit de places. Bon d'accord, mais enfin! La vie des sociétés psychanalytiques, depuis Freud, c'est celle-là, et les psychanalystes sont invités surtout à ne pas s'occuper de politique; ce n'est pas leur problème: ils se contentent de la vivre dans leur groupe, à l'état cru.

L'une des conséquences dont j'espérais pouvoir faire état au cours de ces Journées – mais je n'y suis pas arrivé pour tout un tas de raisons –, c'était que l'avenir de la politique, si la théorie psychanalytique est prise au sérieux, l'avenir politique perdra du même coup tous ses guides, tous ses penseurs et tous ses agents. La politique est quelque chose qui tombera dans une grande

désuétude, et il n'y aura plus besoin de la politique pour que des gens puissent tenir ensemble. Alors vous me direz que c'est de l'utopie. Oui, peut-être, sûrement! Et alors? Il reste que je suis en train de vous faire remarquer qu'il ne saurait y avoir dans l'Autre qui que ce soit qui puisse vous fournir le bon moyen de tenir ensemble et de réaliser un rapport correct entre les parlêtres, et – quelle que soit leur place dans le fonctionnement social – que tout ce qui peut être dit là-dessus ne peut être que de la malice ou de l'utopie. Et si on est en état de crise là-dessus, tant mieux, même si c'est dangereux! Tant mieux quand même, parce que ça devrait faire réfléchir sur l'échec de tous les systèmes politiques, de toutes les propositions politiques. Peut-être y aura-t-il un jour, et cela seulement grâce à la psychanalyse, des gens qui pourront vivre sans avoir besoin de politiciens, ni de gardiens de l'ordre social. Ils pourront se garder tout seuls, sachant ce qu'il en est. Ça s'appelle une prise en compte de la psychanalyse. Vous me direz: «C'est l'anarchie.» Absolument pas! Ça n'a rien à voir avec l'anarchie. C'est au contraire le respect délibéré par chacun des règles du jeu, c'est tout. C'est ce qui a quand même été le rêve de tout fonctionnement social, ne pas avoir besoin de forces de contrainte pour faire respecter les règles du jeu. Tout dépend de quelles règles, mais si elles sont reconnues et consenties...

Cette remarque aujourd'hui paraît bien vaine, mais elle n'est rien d'autre que la prise au sérieux de ce que par ailleurs vous répétez, de ce qui fait partie de vos connaissances. Quand cela passera-t-il à l'état de savoir? En ce moment, dans notre Association, nous engageons un mouvement pour que se constituent des écoles régionales de psychanalyse, pour que nos collègues de province organisent leur propre groupe. Est-ce simplement une fantaisie de notre part? Ou une façon de leur rappeler (et de nous rappeler, parce que les Parisiens seront amenés aussi à former leur école dans ce sens, dans ce contexte) que le rapport à la psychanalyse ne peut être organisé sur le principe d'une injonction qui viendrait de quiconque. C'est-à-dire qu'elle dépend du rapport de chacun avec la psychanalyse, du débat qu'il peut avoir avec elle et de la façon dont il le mène.

Invitation donc à nos collègues de province de se heurter à ces problèmes, aux problèmes que pose la psychanalyse, sans passer par l'intermédiaire de ce qui peut se produire à Paris ou ailleurs, mais en prenant à leur compte ce contact direct : que cela devienne leur souci. Et si les choses ne veulent pas être poussées, eh bien elles ne le seront pas ! Personne n'y est obligé.

Je vous dis ceci pour vous marquer que ce qui sera notre tâche, et qui va nous singulariser parmi les groupes issus de l'École freudienne de Paris, ce qui va nous singulariser et nous distinguer comme n'étant pas simplement une partie de la nébuleuse c'est bien que cette prise en compte, cette prise au sérieux de la théorie psychanalytique, de ce qui constitue sa fin, nous amène heureusement à revoir ce qu'il en a été de ce parcours. Et ce afin de pouvoir en établir un certain nombre de repères fixes – ce qui ne veut pas dire définitifs, ce qui ne veut pas dire immuables – et nous permettant peut-être, au lieu de passer notre temps toujours à revenir sur nos pas, de traiter, nous donnant enfin la liberté de traiter d'autres questions, d'autres domaines.

Voilà donc quel est le projet, l'ambition de cette année. On verra bien si elle aboutit ou pas. En tout cas, l'épreuve a besoin d'être faite. Il faut en faire l'épreuve et puis nous verrons ensemble si ça nous profite, si ça nous réussit ou pas. En tout cas, si ça nous profite, tant mieux, et ça se saura, parce que ça ne semble pas abordé comme il faut. Voilà donc le coup de trompette inaugural.

Avez-vous des remarques ?

– Dans *D'un Autre à l'autre*, me semble-t-il, Lacan dit que ce n'est pas uniquement dans le discours analytique, dans la théorie psychanalytique qu'on a affaire à un discours sans parole, mais dans toute théorie.

Ch. M. – Oui, dans toute théorie, c'est clair ! Dans toute théorie parce qu'il va là contre quoi ? Il va là contre le transfert dont le savoir scientifique est l'objet. Le savoir scientifique, c'est ce que Lacan isole, distingue merveilleusement quand il fait remarquer que les chercheurs sont toujours persuadés que ce

qu'ils ont découvert était déjà là et qu'ils n'ont fait, justement, que le découvrir. C'est pourquoi ce sont des « chercheurs ». Par exemple, si nous parlons, là, de l'objet *a* : était-il déjà là ? Avant que Lacan l'isole, il n'était pas déjà là. Et ça paraît extraordinaire de dire ça. Comment ? Eh bien non, il n'était pas déjà là puisque vous n'en saviez rien, et que c'est évidemment par l'intervention de Lacan qu'il se met à pouvoir être pour nous un instrument d'action, ce qu'il n'était aucunement avant. D'une certaine façon, il était là et il n'y était pas. Alors pour les autres théories, c'est évidemment pareil ! C'est-à-dire qu'elles relèvent effectivement aussi d'un discours sans parole puisqu'il n'y a rien d'autre que l'écriture, non pas du « chercheur », mais du savant.

Le 14 octobre 1993

2

*L'hystérique, naissance et échec
de la psychanalyse*

La psychanalyse a commencé par l'hystérie et se poursuit sur ce qu'il faut bien appeler l'échec de sa résolution. On peut en effet penser qu'un discours correct sur l'hystérie la rendrait enfin démodée, désuète. Et sans doute y a-t-il un côté exaltant à constater que nous refusons de renoncer à l'espoir qu'elle perpétue: celui d'une guérison dont nous savons qu'elle n'est pas si facile, si aisée, guérison de ce statut qui donne à la femme la qualité d'être Autre. Et l'espoir dont je parlais à l'instant, c'est bien celui de Freud, qui pouvait croire qu'une femme pouvait être castrée comme un homme, autrement dit articuler son propre désir comme lui, ne pas en avoir peur, ne pas être lâche devant l'articulation de son désir. Car c'est de cette égalité dans la castration que Freud attendait un effacement du «continent noir».

Or notre savoir, aujourd'hui, nous permet de vérifier que cette alternative – qui consiste à poser comme destin: être ou bien hystérique ou bien castrée comme un homme –, nous savons que cette alternative est obsolète. L'avantage de cette obsolescence, si elle était reconnue, serait bien sûr que les partenaires, les partenaires du non-rapport sexuel, puissent se poser la question de l'impossible dudit rapport autrement que dans les termes d'une revendication réciproque dont nous savons par cœur

qu'elle ne saurait aboutir, puisqu'elle est à la fois mal formulée et mal adressée. Mais pour que le mode d'existence hystérique devienne obsolète, il conviendrait qu'opère ce qui serait sûrement une sorte de révolution culturelle!

Essayons de définir ce que nous appelons culture. Lacan distingue civilisation et culture. Proposons ceci: si la civilisation consiste à reconnaître les lois de la parole – je crois qu'on peut dire cela –, la culture est-elle une façon collective de méconnaître l'impossible que lesdites lois impliquent? Autrement dit, la culture est peut-être la façon que nous avons de déplacer le problème, de ne pas vouloir le repérer là où il gîte...

Or quel est l'obstacle à la dissolution de l'hystérie? Eh bien il est culturel, précisément. Il est culturel puisque vous savez combien la nôtre est prise par cet amour pour l'âme – dont Lacan se gausse au passage –, pour l'âme en tant qu'exilée du monde mais proche de Dieu et douloureuse de ne pouvoir se faire entendre. Il est clair que, dans notre culture, nous aimons cette douleur, c'est avéré; que nous apprécions d'en être réduits à l'incommunicabilité et à l'incompréhension mutuelle. En tout cas, si l'on se fie aux ouvrages qui témoignent de ce qui peut nous intéresser dans notre culture – les romans, le cinéma –, le moins qu'on puisse dire est qu'ils entretiennent ce qu'il faut bien appeler cette hystérie collective. Cela, à cet endroit, nous amène donc à parler de la culture comme d'un symptôme collectif. Avec ce trait tout à fait singulier dans la nôtre – et lié à cet amour que nous avons pour l'âme, et qui est ce qui justifie ce symptôme, le nôtre – qui est cette jouissance que nous avons de l'insatisfaction et de l'échec.

Il est clair, il est certain que, du même coup, une grande partie du comportement, de la conduite de Lacan a fait scandale, et j'ajouterai: à juste titre. Car c'est vraiment la définition du scandale que d'aller à l'encontre d'un symptôme collectif. Et lui, Lacan, ne jouissait ni de l'insatisfaction ni de l'échec. Il y avait évidemment dans son comportement, dans sa façon de procéder, une sorte de monstration (plutôt que démonstration) telle qu'on pouvait ne pas se résigner, qu'on pouvait vouloir autre chose que

le plaisir de rencontrer ce même réel sous forme d'insatisfaction et d'échec. Autrement dit qu'il n'était pas nécessaire, et qu'il était sans doute lié à la fois à nos mythes et sans doute à ce qu'il en était de notre culture.

On pourrait remarquer qu'une autre réponse donnée à cette insatisfaction, insatisfaction propre à notre milieu culturel, est cette réponse tentée par la drogue, qui est de toute évidence une manière d'écarter ses bornes, mais celle-là n'est pas un mode de réponse qui s'épargne un échec autrement sévère, autrement grave... Alors, si c'est vrai qu'ainsi va notre jouissance collective, quel serait le sens qu'il y aurait d'aller là contre?

Je me trouvais la semaine dernière à une espèce de grande cérémonie, à l'UNESCO, autour de la xénophobie. Alors, ceux qui intervenaient là, et qui étaient des personnes choisies, plutôt de valeur, de quelle façon intervenaient-ils? Ils intervenaient en disant chacun: «Le xénophobe, c'est l'autre!» Quand on sait que ces personnes émérites appartenaient très souvent à des contrées actuellement engagées dans des conflits armés où la xénophobie joue une part importante de la motivation populaire de la guerre, on est saisi par une sorte d'effroi à constater combien une grande réflexion collective sur la xénophobie, dans ce lieu pacifique, supposé pacifique, qu'est l'UNESCO, se réduisait, se ramenait en fait à déplacer le champ de bataille et à l'introduire au sein même de ces brillantes tables où le débat était supposé se dérouler.

Pourquoi vous raconter cela? Parce qu'il est tout à fait clair que la xénophobie fait partie de notre culture. Elle est dedans! Aller contre, aller contre ce qui est le symptôme collectif, quel sens cela peut-il avoir? Vous me direz que cela en a un immédiat, un côté pratique qui là peut avoir quelque intérêt. Je suis donc allé, comme d'habitude, à l'encontre du symptôme collectif et je leur ai dit: «Mais les xénophobes, c'est nous tous! Nous sommes, par définition, xénophobes. N'allons donc pas le combattre au-delà d'une frontière, mais essayons d'abord de voir pourquoi nous fonctionnons de cette manière!» Plus exactement, je ne leur ai pas dit «nous sommes tous xénophobes», mais «vous êtes tous xénophobes», ce qui est beaucoup plus exact... (rires).

Mais comme vous vous en doutez, c'est aller contre le symptôme collectif, c'est-à-dire se condamner à ne paraître de cette manière que... comme un enfant qui proteste. À la limite cela n'a pas de sens, puisque ça ne vient pas s'inscrire dans le sens, le seul admis.

Or un symptôme collectif est toujours grave. C'est grave parce qu'un symptôme collectif correspond toujours à une douleur mal située, dont le repérage est incorrect. Nous connaissons des symptômes collectifs, qui ont pu être dramatiques. Par exemple, puisque c'est quelque chose qui resurgit actuellement à l'horizon, le fascisme. Ce grand et célèbre symptôme collectif est-il lié à autre chose qu'au fait que la localisation de la douleur était incorrecte, mais néanmoins que les arguments de l'erreur de diagnostic étaient suffisamment forts pour entraîner les passions collectives? Devant un symptôme collectif comme celui-là que pouvez-vous faire quand brusquement il émerge dans la collectivité à laquelle vous appartenez? Vous n'avez le choix qu'entre essayer de foutre le camp – si c'est possible – ou de disparaître.

Vous me direz que l'association que je suis en train de faire, que j'aurais prise en vous parlant puisque je suis parti de la question de l'hystérie aujourd'hui et du support inébranlable qu'elle trouve dans le symptôme collectif, dans notre culture, vous me direz que c'est une association tout à fait accidentelle, hasardeuse. Sans doute mais pas tout à fait!

Pas tout à fait puisque, comme vous le savez déjà, ce que l'hystérique réclame dans cette sorte de construction erronée qu'elle bâtit à partir de sa douleur, c'est le *vrai* homme. Le vrai homme non castré! Faute de quoi, comme elle a souvent une certaine difficulté à le trouver, celui-là, faute de quoi, et pour l'honneur du Père, ce vrai homme, elle est bien obligée de le faire elle-même, autrement dit de l'assumer, parce que, enfin on ne va pas quand même laisser cette place vide!

Je parle de la question de la douleur quand elle est mal située, quand elle n'est pas située à sa place, et des petites conséquences que cela peut avoir. Or cette douleur mal située est précisément la propriété essentielle du symptôme hystérique:

au lieu qu'elle nous désigne sur son corps, nous allons chercher et, à cet endroit-là, nous ne trouvons rien! Nous disons: «Il n'y a pas de cause, elle a une douleur où vous voudrez, dans le ventre, au niveau de la région cardiaque, dans la gorge, et puis on l'examine, et il n'y a rien, il n'y a pas de cause!» Alors où nous faut-il situer ce qui fait cause de cette douleur? Faute d'arriver à la localiser dans une partie de son corps, de son corps de femme, où la situons-nous?

Nous voilà ramenés au problème de ce corps de femme. Ce corps, il paraît que c'est le sien. Mais... en est-elle bien sûre? Parce que ce corps, ordinairement, elle lui ek-siste et elle lui ek-siste parce que c'est le lieu de l'Autre. Le problème pour elle c'est que d'ek-sister à «son» corps – à ce corps dont elle est chargée, qu'elle est supposée faire sien –, elle ne trouve pas pour autant un foyer. C'est-à-dire que, pour reprendre, pour prendre une image qui vaut ce qu'elle vaut, mais enfin, comme il m'arrive de lire des romans anglais du genre du fantastique où les Anglais excellent, j'aurais envie de dire que ce corps, pour elle, se présenterait volontiers comme une maison hantée. Ce qui vient la hanter étant sa propre ek-sistence, difficile à situer puisqu'elle ek-siste à ce corps qui ainsi peut se balader de chambre en chambre dans la belle demeure que vous savez.

Mais nous pouvons dire plus si nous voulons ne pas céder au symptôme culturel. Nous pouvons dire que ce lieu, ce lieu de son corps, est effectivement un lieu étrange puisqu'il fonctionne imaginairement comme un dépotoir. Un dépotoir puisqu'il est le siège, au moins imaginaire, de cet objet immonde qui cause le désir, le désir de son partenaire, mais qui du même coup, et par sympathie, concerne forcément le sien. Toujours dans l'occasion de ce processus imaginaire, un mouvement qu'il n'est pas rare de repérer est l'attribution de ce dépôt qui lui est fait à la responsabilité de son partenaire. C'est bien un homme qui fait ça! Ne serait-ce que le regard d'un homme. Qu'est-ce qu'un homme voit dans le corps d'une femme si ce n'est l'objet *a* de son propre fantasme qu'il vient accrocher là?

Alors cet objet dont elle est ainsi le dépotoir, pour témoigner qu'elle entérine sa présence – parce qu'elle peut évidemment la refuser –, eh bien il lui suffit d'en arborer le signe, c'est-à-dire ce qui fonctionne chez nous comme un maquillage, comme le masque que met en place un maquillage. Et c'est pour cela qu'un homme, qui a son érotomanie à lui, croit toujours qu'une femme lui fait signe, alors qu'en réalité – c'est là qu'il y a un petit malentendu –, si elle fait signe, c'est qu'elle fait signe à quelqu'un, mais pas forcément à quelqu'un, là, qui passe: c'est au «quelqu'un» de cette merveilleuse définition donnée par Lacan qui nous rappelle qu'un signe, c'est ce qui représente quelque chose pour quelqu'un.

Ce dispositif induit une certaine complexité du rapport d'une femme avec le refoulement. Puisque, elle, dans cet Autre qui la constitue, qui constitue son corps, elle ne trouve en aucun cas ce qui serait de l'ordre d'un refoulement originaire, ni du même coup ce qui viendrait commander un refoulement qui lui serait ou bien spécifique, spécifique à une femme, ou bien qui serait le même refoulement commun avec celui de son partenaire. Ce qui fait qu'elle ne peut que reprendre ledit refoulement, par sympathie et nécessité – je dis bien nécessité –, le reprendre à celui d'un virtuel partenaire. Dans cette physiologie du désir, du désir auquel elle vient participer si elle prétend s'assumer comme une femme, donc dans cette physiologie du désir auquel elle vient participer par sympathie, là encore, cet objet qu'elle recèle, dont elle est la dépositaire, il doit à la fois par son jeu à elle se trouver présentifié tout en restant dérobé. Dérobé puisque sinon c'est l'entrée dans la chute du désir, dans ce que j'appellerais: l'hyperréalisme. Il y a donc, dans cette disposition qui la saisit, un jeu qui est celui de l'offre et de la dérobaie, mais qui chez une hystérique se trouve devenir réel, faute de pouvoir être symbolique. Quoi qu'il en soit, on pourrait envisager que, dans ce dispositif, ce refoulement vient pour elle prendre place non pas dans sa relation à l'Autre, au grand Autre, comme attendu, comme voulu, comme commandé par le grand Autre, mais vient

prendre place sur l'axe de sa relation non pas à un petit autre mais très précisément à un homme.

Que trouve-t-elle, cette une-femme, dans la relation à son Autre, le grand Autre? Eh bien, faute de refoulement, d'une invitation au refoulement, ce qu'elle trouve seulement c'est ce trait unaire qui vient là fonctionner pour elle comme au-moins-Une, et qu'au prix d'une sublimation elle peut parfaitement incarner.

Il y a chez Lacan cette correction qu'il fait à un moment, après le séminaire *Encore* et où il dit: «Non, c'est pas l'au-moins-Un, c'est l'au-moins-Une.» Pourquoi cette correction? Il fait cette correction tout simplement parce que cet au-moins-Un se trouvant par définition, logique ou topologique, au lieu de l'Autre, du grand Autre, son incarnation, sa représentation la plus évidente est féminine. Ce qu'une femme va donc rencontrer faute de refoulement – c'est-à-dire faute d'une invitation à la castration, ce qu'elle aurait bien aimé, pour pouvoir être à égalité avec son partenaire –, ce qu'elle va rencontrer comme message venu de son grand Autre, c'est celui commandé par l'au-moins-Une, ce trait unaire. Et au prix d'une sublimation dont je dirais qu'elle est d'autant plus facile que la sexualité, pour elle, il peut lui sembler qu'elle en est plus contaminée, pour des raisons d'origine, qu'elle lui est destinée, puisqu'elle ne trouve pas dans son Autre à elle ce qui viendrait commander la castration. On voit donc la facilité et l'aisance pour une femme, contrairement à ce qu'a pu dire Freud à un moment donné, l'aisance pour une femme à venir sublimer; autrement dit renoncer au sexuel au profit de cette incarnation qu'elle peut assumer de l'au-moins-Une dans son corps.

Cette au-moins-Une c'est donc la femme comme déesse... pour un homme. Mais à la condition de la respecter comme unique puisque toute série viendrait ici contrarier le caractère exclusif de cette unicité. Et vous savez comment l'obsessionnel a brillamment résolu cette impasse logique, car il les résout toutes avec beaucoup d'esprit. Vous savez comment il fait, je vous renvoie encore une fois à notre brillant Homme aux rats. D'un côté, il vient démonstrativement sacrifier sa virilité sur l'autel de la Dame, pendant que, en cachette et discrètement, il va

forniquer avec le petit personnel. Et une fois encore, sans doute, j'attire votre attention sur cette biglerie, la netteté de ce clivage, sur des créatures assez humiliées, rejetées, *déchétées*, impuissantes, etc., pour qu'elles puissent à ses yeux représenter justement ce fameux objet *a*.

Mais tout le monde n'a pas le talent de l'obsessionnel pour régler ce genre de problèmes! Encore que l'on pourrait dire que dans des familles *correctes*, je veux dire qui ne prennent pas les choses avec une gravité inutile et excessive – il faut bien le dire, des familles bourgeoises – on ait l'habitude de ces choses-là par tradition. Sur ce dispositif on ferme les yeux et tout le monde s'en trouve plutôt bien. C'est vrai, quoi! Ça témoigne d'un savoir-vivre correct. Je veux dire par là: ne pas faire une douleur de ce qui, après tout, est un arrangement qui bénéficie à tout le monde!

Pour reprendre la question de ce double axe contradictoire qui divise une femme dans sa relation avec le grand Autre, et avec un petit autre quel que soit son sexe, on voit aisément comment, dans la relation à ce grand Autre, une femme a cet accès, ses entrées, tout à fait privilégiés auprès de l'au-moins-Un-au-moins-Une. Elle en devient indissociable, éventuellement, puisqu'en tant qu'une-femme elle en est une face. Comme Janus, il est *bifrons*, cet au-moins-Un: il fait front des deux côtés. On voit donc aussi la certitude dans laquelle elle est d'être aimée par lui. Et sans doute pouvons-nous trouver là ce qui fonde ce trait si ordinaire chez une femme, cette assurance d'être aimée par l'au-moins-Un, puisque, après tout, elle fait corps avec lui.

En revanche et du même coup, la relation avec le petit autre prend aisément une dimension paranoïaque puisque, s'il s'agit d'un homme, il ne peut que la contaminer à la fois par ce dépôt obscène qu'il vient exercer, subrepticement, sans avoir l'air d'y toucher, dans son propre corps, et par cette castration dont il l'invite à partager au moins la physiologie qu'elle implique. J'évoquais ainsi tout à l'heure ce jeu d'offre et de dérobade qui alimente, qui soutient le désir.

Et puis, si c'est la relation à un petit autre semblable, je veux dire à une autre femme, nous savons combien cette altérité est

rendue difficile par le fait que, si elle doit valoir comme duplicité, du même coup elle vient casser, de même que la castration tout à l'heure induite par le partenaire mâle, cette duplicité vient casser le caractère exclusif, unique, de l'au-moins-Une que sa sublimation lui permet de tenir, de réaliser.

Ce qui fait que, dans la relation à un petit autre femme, reste comme issue – pas obsessionnelle cette fois, mais efficace – l'homosexualité. C'est-à-dire l'évitement à la fois de ce dépôt dont je parlais tout à l'heure, de cette cochonnerie que font les hommes, cette cochonnerie qu'il y a dans le regard d'un homme, et en même temps, par cet effet de miroir, la possibilité d'aimer son semblable non plus comme un rival mais comme une représentation de soi-même, c'est-à-dire de s'aimer dans l'autre sans plus que la castration, là encore, soit un risque. C'est vous dire alors combien, dans cette relation homosexuée, le refoulement, eh bien, il n'y en a vraiment rien à foutre! Le refoulement, c'est vraiment une invention de ces pauvres types à la cervelle bien mal faite! C'est vous dire aussi que, dans ces cas, le langage et le rapport au monde peuvent être d'une verdeur et d'une rudesse qui évidemment peuvent effrayer le pauvre bougre qui passe dans les parages et se sent immédiatement aboli dès lors qu'une femme refuse de respecter son propre refoulement, condition d'un accès à la réalisation de son désir, condition d'un maintien de son désir.

Ne nous sommes-nous pas éloignés en cours de route du symptôme hystérique, celui dont nous nous demandions au départ s'il était incurable du fait qu'il participe éminemment à notre culture, de notre culture? Alors, reprenons le symptôme hystérique.

Comment allons-nous maintenant le situer puisque j'ai évoqué ce fait qu'il n'y avait pas moyen de le localiser dans le corps d'une femme? Nous dirons ceci: dans le corps d'une femme, c'est-à-dire dans le lieu de l'Autre, vient une inscription énigmatique et d'autant plus énigmatique qu'elle se laisse déchiffrer comme une phrase bien construite. D'abord elle est écrite habituellement dans la langue usuelle du pays, et puis elle

est syntaxiquement correcte, faite d'un sujet, d'un verbe, d'un compliment... pas d'un compliment! d'un complément et éventuellement d'une circonstancielle, etc.

Ici peuvent surgir deux questions: pourquoi une écriture réalisée ainsi dans l'espace du corps, sur ce tableau que vient à ce moment-là constituer le corps, et pourquoi pas un dire? «Mais qu'elle le dise!» C'est ce qui énerve tellement Freud: «Elle souhaite la mort de sa sœur pour pouvoir épouser son beau-frère, bon, et bien qu'elle le dise, au lieu de faire des symptômes à la noix! Comme ça, elle guérira...» Donc pourquoi une écriture dans cet espace du corps et non pas un dire?

Je vous ai dit «deux questions», en réalité j'en ai mis trois, une de plus. Pourquoi cet efficace du symptôme hystérique sur les fonctions corporelles, à type d'inhibition mais aussi éventuellement d'excitation de la fonction corporelle? Ou bien c'est bouché, ou bien ça fonctionne de trop; ou bien c'est inhibé, c'est paralysé, ou bien c'est une agitation permanente.

Et enfin, pourquoi dans les beaux cas, l'interprétation, le déchiffrement de cette écriture est-il susceptible de lever le symptôme? Rassurons-nous, évidemment il va se reproduire un peu ailleurs. Mais enfin, là quand même c'est magique: on déchiffre ce qui est écrit, on lui dit: «Voilà! Vous avez une astasie-abasie, depuis que Papa est mort, vous n'avez plus de soutien. Eh bien voilà, vous ne tenez plus debout.» Et hop!

Pourquoi donc ces trois aspects propres au symptôme hystérique? Eh bien d'abord, pour rendre compte de cet aspect d'inscription, d'écriture – c'est une écriture –, il nous faut rappeler qu'une femme, en tant que telle, est muette. Il faut bien le rappeler puisque, et comme je le disais tout à l'heure, il n'y a pas de lieu ménagé pour elle grâce à la castration dans le grand Autre, qui lui vaudrait la fondation d'un dire possible, qui donnerait à ce dire d'une femme autorisation, autorité. C'est la fameuse histoire que Lacan reprend à l'occasion, comme cela, au passage, en se marrant: «C'est pourquoi votre fille est muette!» Néanmoins ce qu'il y a pour elle dans le grand Autre – et c'est bien là qu'est le problème – c'est une faille, une fente, celle-là